

LETTRE de M. Thiéry à MM. les Auteurs du Journal des Sçavans, dans laquelle on examine principalement quelques opinions nouvelles, concernant le Tissu cellulaire & le Pouls (1), insérée dans le Volume d'Avril 1778.

MESSIEURS,

Vos lumières, & sur-tout l'impartialité de vos décisions, ont acquis à votre Journal cette considération dont, depuis près d'un siècle, il jouit dans toute l'Europe. On a vu, le plus souvent, vos jugemens respectés dans la République des Lettres. Persuadé que vous êtes toujours conduits par le même esprit d'équité, je vais vous rapporter le procès qu'on m'intente dans le Journal Economique (2) de l'année dernière. Vous y trouverez, Messieurs, un amas de propositions découffues sur le Tissu cellulaire, extraites, dit-on, des Ecrits de M. de B\*\*\*. On a peine à deviner d'abord le motif qui a pu engager l'Auteur anonyme à publier une semblable production. Le plus apparent, disent les uns, est de réveiller l'attention du Public sur ce Médecin, en le comblant d'éloges, & en donnant le catalogue de ses

Ouvrages: précaution assez inutile selon les autres, s'il étoit vrai, ce qu'on nous assure modestement, que ces Ouvrages sont entre les mains de tout le monde. Quoi qu'il en soit des autres motifs, le but principal de ce Mémoire, rebuté long-temps par le Censeur, & inséré enfin dans le Journal Economique, est de m'attaquer au sujet de ma Thèse sur le Tissu cellulaire (1), imprimée en 1749, puis en 1757 avec quelques additions. Dans l'Extrait, qu'en dernier lieu (2) vous en avez fait, vous décidez, Messieurs, en ma faveur les points principaux du procès. Il sembleroit donc d'abord que je pourrois me reposer entièrement sur vos suffrages, appuyés de ceux d'un Corps aussi respectable que l'est la Faculté de Médecine de Paris. Mais le Plagiat dont, entre autres choses, on m'accuse envers plusieurs personnes que je considère, est si odieux, il est si éloigné de mon caractère, que je veux être, à cet égard, à l'abri même de tout soupçon. D'ailleurs en

(1) Cette Pièce a été composée en 1759 pour être insérée dans notre Journal. Des motifs de modération ont engagé M. Thiéry, Médecin-Consultant du Roi de la Faculté de Paris, à en suspendre l'impression. Ces motifs n'existant plus, nous avons cru faire plaisir au Public, en lui communiquant un Ecrit qui renferme plusieurs points de doctrine importants.

(2) Année 1758, Juillet, p. 318.

(1) *An. in celluloso Textu frequentius morbi & morborum mutationes. Affirmat.* Paris, 1749 & 1757, in 4<sup>o</sup>.

(2) *V. le Journal des Sçavans, Février 1759, p. 303, in-12.*

1033089



me taisant, ce seroit, en quelque façon, démentir le jugement que vous avez porté de ma Thèse; quoiqu'en me défendant je sente tout le désagrément de répondre à un Auteur qui craint de paroître au grand jour, & dont les accusations sont injustes. Pour y répandre plus de clarté, je les réduirai à deux espèces de fautes d'omission.

Celles de la première espèce sont de n'avoir pas cité tous nos bons Auteurs vivans. M. B\*\* nous dit-on, a été traité comme M. Senac & M. Quesnai qu'on n'a point cités. C'est se mettre, comme vous voyez, Messieurs, en bonne compagnie. Je me fais certainement un véritable plaisir d'avouer que je me suis instruit par la lecture des Ouvrages de M. Senac, & sur-tout dans son fameux Traité du Cœur; mais M. le premier Médecin est si éloigné de se plaindre de cet Ecrit, bien qu'en de la première Edition, bien qu'en ce temps l'Auteur lui fût absolument inconnu, il lui accorda son suffrage; il en a pareillement honoré la seconde. Quant à ce qui regarde M. Quesnai, je saisis avec joie cette occasion de rendre publiquement justice, comme je l'ai fait en particulier, aux idées ingénieuses qu'il a répandues dans ses Livres, principalement dans les Traités de la Suppuration & de la Gangrène: Ouvrages que je n'avois point encore lu lorsque je donnai ma Thèse. Quelques lignes sur la suppuration, la gangrène & le skirrhé n'exigeoient pas, dans une Dis-

sertation, un grand nombre de citations, d'autant plus que les faits que je rapporte là-dessus se présentent journellement sous les yeux des Praticiens. M. Quesnai me permet de déclarer que, n'ayant pas écrit expressément sur le Tissu cellulaire, il n'a rien à revendiquer sur cet Ecrit, employant même des expressions si modestes pour lui, qu'on me dispensera de les répéter ici. En travaillant ainsi à ma défense, il m'est bien agréable de justifier tout à-la fois ces deux Ecrivains de la petite vanité dont cet Anonyme voudroit nous les faire croire susceptibles.

Les reproches qu'il me fait, de n'avoir pas cité l'Auteur du *Novus Medicina conspectus*, & d'avoir pourtant profité de ses Ouvrages, sont tout-à-fait déraisonnables; car dans la même année que je donnois une Dissertation entière sur le Tissu cellulaire, cet Auteur en écrivoit une ligne, (1) & cette ligne est de Boërrhaave. S'il y a quelque chose de plus dans l'*Idee de l'Homme physique & moral*, & dans les autres Ouvrages du même Auteur, ils sont tous postérieurs de plusieurs années à ma Thèse. D'après votre examen, vous prononcez, Messieurs, que j'ai été exact à citer (2) les Auteurs originaux. La seconde Edition de ma Thèse prouve sur-

(1) *Ipsa syphilide, quæ probabilissimè constituitur vitio Textus cellularis.* *Novus Medicinæ conspectus*, 1749, p. 59.

(2) *Journal des Sçavans*, 1759, pag. 314.

tout ma franchise & la vérité de votre jugement. Plus occupé des autres que de moi-même, je n'y cite aucuns de mes Ecrits, & je nomme différens Auteurs auxquels certainement je ne devois rien. Mon Ouvrage, dont j'avois conçu l'idée en 1742, aux premières dissections que je fis, avoit été publié, pour la première fois, long-temps avant que je ne les eusse lu.

Je n'ai pas besoin de me justifier sur cette imputation particulière, qu'on ne trouve dans la Thèse de 1749 presque qu'à ce que les Auteurs avoient déjà observé sur la membrane cellulaire ou graisseuse. Tout Lecteur est en état de voir que ce n'est là que la moindre partie de cette Thèse. Pourtois-je, d'ailleurs, avoir jamais prétendu tirer tout de mon propre fond? Je n'envie à personne le rare talent de ne pouvoir ni penser, ni écrire comme les autres: quand les faits qui peuvent éclairer ne me sont pas fournis par ma propre expérience, je les puise dans toute l'Histoire médicale, & j'indique mes sources. Non, Messieurs, ce n'est pas à l'imagination de quelques particuliers, c'est au très-grand nombre de fidèles observateurs, placés en différens temps & en différens lieux, que nous devons ces importantes vérités, qui font de la Médecine une véritable science. Ma Thèse vous a paru avoir quelque prix, sur-tout par la multitude des faits anatomiques & pratiques qu'elle contient. Il s'agit de voir s'il résulte de leur assemblage

& de leur choix des principes lumineux & utiles.

Je viens à la seconde espèce de fautes d'omission. J'auois pu, nous dit-on, profiter des remarques de M. de B. contre la Théorie fondée sur la circulation du sang. Quelle modestie de sa part! quelle imprudence à moi de m'être contenté de distinguer par-tout, dans ma Dissertation, le système vasculaire d'avec le cellulaire; les humeurs qui circulent, d'avec celles qui, à proprement parler, ne circulent pas! & pour ce qui n'étoit pas de mon sujet, de m'en rapporter au Livre de M. Senac sur le Cœur, ainsi qu'aux excellens Mémoires de M. de Haller sur le mouvement du sang! Autre accusation: j'ai simplement appelé Tissu cellulaire cet organe que tout le monde a ainsi nommé. M. de B. se plaint de ce que, d'après lui, je n'ai pas voulu donner à cette partie si considérable du corps humain, le nom de *Tissu muqueux*. Sur cela je demanderai, Messieurs, si le terme de *Tissu muqueux*; & si ces mots, *Tissu muqueux*, présentent à l'esprit l'idée d'un système membraneux qui souvent est fort solide? A quoi serviroit de dire que ce Tissu n'a été, dans son origine, qu'une mucosité; car nos os, nos dents, &c. sont dans le même cas, & ne s'appelleront jamais pour cela des *corps muqueux*. Le Tissu cellulaire gardera donc vraisemblablement ce nom que l'usage a consacré: il est la défini-

tion de la chose même. Dans cet endroit, on voudroit bien nous faire accroire que M. B. a fait, sur l'état muqueux des alimens & de nos humeurs, les plus belles découvertes. Vous êtes à même de les apprécier, en comparant ces opinions avec les Ecrits de plusieurs Auteurs célèbres. Comme on peut ajouter à ce qu'ils ont dit, je ferai voir en d'autres Ouvrages, le rôle que joue la partie muqueuse de nos humeurs, & jusqu'où peut s'étendre sa disposition à différentes fermentations ou modifications que j'appelle états, acide, glutineux, spiritueux, <sup>+</sup>alkalide & putride.

On me reproche ensuite mes ignorances touchant certaines propriétés essentielles du Tissu cellulaire, dont M. B. a fait la découverte. L'Anonyme qui les rapporte les ayant extraites de tous les Ouvrages de M. B., aura choisi sans doute les endroits les plus lumineux de ces mêmes Ouvrages. Il est nécessaire, pour ma défense, que je mette ici sous vos yeux, Messieurs, ces découvertes. Leur simple exposition suffira, je pense, à des juges instruits; & par la crainte d'abuser de votre temps, je me permettrai seulement quelques remarques.

*Le Tissu cellulaire agit avec force contre l'estomac pendant la digestion; il repousse dans ce temps - là les humeurs vers les parties intérieures. On pourroit dire que l'estomac & l'organe cellulaire sont antago-*

*nistes. Je confesse mon ignorance. Elle m'est commune avec les Ruifsch, les Winslow, les Haller, les Albinus. Je n'aurois jamais deviné, sans M. de B., que le Tissu cellulaire fit la fonction d'un muscle actif, sensible, qui contrebalance l'estomac. C'est effectivement un muscle bien nouveau, qu'un muscle dont la longueur s'étend depuis la tête jusqu'aux pieds, dont la largeur n'est pas moindre que celle de tout le corps; qui est de toute sorte de formes & de figures; qui a bien cent mille ventres, mais qui n'a ni queue ni tête!*

*Le centre ou le noyau de toute inflammation, est le dérangement des couches du Tissu cellulaire qui se colent aisément les unes aux autres, si elles ne sont continuellement en mouvement. Les callosités, les obstructions, le skirrhe, l'inflammation, maladies si différentes, sont ainsi confondues. On trouvera, je crois, des idées plus nettes de ces altérations dans la Thèse de 1749.*

*La substance cellulaire est comme l'écorce du corps. C'est dans cette substance que la transpiration va & vient, suivant les courans des oscillations. On a démontré dans la même Thèse que cette admirable substance, le Tissu cellulaire, se trouve non-seulement à l'extérieur, mais qu'elle pénètre encore dans les replis les plus cachés de notre corps. Quant aux courans des oscillations, aux allées & venues de la*

*transpiration, je laisse à celui qui les apperçoit si bien, le soin de nous en tracer la route.*

*Les forces qui poussent les humeurs dans les interstices du Tissu cellulaire, sont le plus souvent un resserrement dans les viscères, principalement dans la région épigastrique; c'est à ce resserrement qu'il faut attribuer les leucophlegmaties, les œdèmes, quelques métastases; dans ce cas toute la matière aqueuse qui imbibé le Tissu cellulaire est rassemblée dans une partie par le courant des oscillations. Les Médecins, qui trouvent au moins ces idées assez obscures, ne font pas les mêmes reproches à la Thèse de 1749. Quelle nécessité de recourir au resserrement de la région épigastrique, qui ne peut être qu'une maladie, pour expliquer l'abord des humeurs dans le Tissu cellulaire, lequel doit exister dans l'état de santé? Et s'il est question de congestion contre nature dans ce grand organe, n'en ai-je pas indiqué des causes évidentes, la diminution du mouvement des artères, de la force musculaire, &c.?*

*Les secousses & les tiraillemens réitérés du corps cellulaire le meurtrissent & l'affoiblissent, ce qui est cause qu'il s'y forme des arrêts d'humeurs ou des meurtrissures qui caractérisent le scorbut. Au lieu de ces imaginations, un Médecin éclairé, qui ne voudroit pas s'éloigner de la nature, diroit, dans l'esprit de ma Thèse, que les taches des scorbutiques peuvent être considérées*

*comme de légères hémorrhagies faites dans le Tissu cellulaire; que le sang s'y épanche, parce qu'en grande partie trop dissous, il tend également à s'échapper par toutes les ouvertures, même par les pores de la peau. Une idée si simple fait connoître tout-à-la-fois la nature du mal, ses effets & la méthode curative que l'on doit suivre.*

*Tout le genre nerveux peut être regardé comme une espèce de polype dont les productions s'étendent d'un côté dans le cerveau, & de l'autre dans toutes les autres parties. Ce polype uni à l'ame fait l'homme: les productions de ce polype qui s'étendent à travers le Tissu cellulaire aux dépens duquel elles fabriquent les différens organes, sont le véhicule ou la cause de tout mouvement & de tout sentiment, ce qui constitue la vie. La semence, qui est une portion du suc nourricier, est, pour ainsi dire, la terre propre à l'accroissement du polype animal; c'est dans cette terre que ce polype croît & s'étend; c'est de cette terre qu'est formé le Tissu muqueux ou cellulaire, au moyen du suc nourricier que les nerfs modifient & divisent en lames. Dans ma Thèse de 1749, j'avois dit un mot du polype, cet animal singulier, dont la propriété de se multiplier par des sections en tout sens, venoit d'être constatée par un grand nombre d'expériences. Son analogie avec les plantes, dont il semble lier le système avec celui des animaux, m'avoit fait dire que ce prodige pouvoit être expliqué par la*

substance cellulaire dont ce petit animal paroît être uniquement composé. Mais il étoit réservé à M. B. de comparer un *polype* quelconque avec *les nerfs* humains, eux qui sont les instrumens des sensations ; d'unir ce *polype* à l'ame pour en faire un homme ; de donner aux productions de ce *polype* la sagesse, le pouvoir suprême de diviser en lames le suc nourricier ; d'en former le Tissue cellulaire ; de fabriquer ensuite avec celui-ci les différens organes ; il lui étoit réservé de faire nourrir & croître nos nerfs dans la semence, ce qui, certes, nous rendroit tous bien petits ; ce qui feroit que certains hommes n'auroient pas même de nerfs, c'est-à-dire, que ces gens là ne feroient pas même des animaux, mais de simples végétaux. En revanche c'est M. B. qui nous assure que c'est de cette même semence qu'est formé le Tissue cellulaire, ce qui semble augmenter considérablement notre fécondité. Il s'ensuivroit aussi que le principe du mouvement & du sentiment ne feroit plus dans la tête, mais dans certain autre endroit. Jugez vous-mêmes d'après cela, Messieurs, si l'on doit être bien tenté de devenir le commentateur, le plagiaire, dirai-je, ou l'imitateur de M. B. ?

Tous les points gangreneux, si communs dans la fièvre maligne, sont vraisemblablement dus à des impressions anciennes du Tissue muqueux. Je n'ai pas eu le bonheur de comprendre ceci. Et à quoi bon des impressions anciennes pour les ef-

fets de la fièvre maligne ? Ne diroit on pas qu'il faut une longue suite d'années pour les produire ? La putréfaction des humeurs est plus ou moins grande dans ces sortes de fièvres. La gangrène en est la suite. Elle peut être générale ou bornée à quelques lieux du corps. Cela est clair & s'entend aisément. Il n'en est pas tout-à-fait de même de la phrase suivante. *La carnification d'un corps glanduleux n'est autre chose qu'une extension irrégulière de la substance cellulaire qui prend le dessus sur toutes les autres parties.*

Quelques lignes plus bas, on nous fait part d'une belle découverte ; & pour cette fois, il faut l'avouer, l'Auteur s'exprime de la façon la plus claire. *Le nez & ses membranes sont formés, dit-il, par une substance cellulaire fort lâche.* Jusqu'ici, & M. Winslow à notre tête, nous avons cru voir, toucher un grand nombre de parties solides, des muscles, des cartilages, des os qui servoient à former le nez. Préjugés de vieux Médecins, illusions que tout cela, si nous en croyons le nouvel Anatomiste !

Je vous fais grâce du reste, Messieurs. Ce peu doit suffire, sans doute, pour vous faire juger du mérite des découvertes de M. B. Voilà précisément pourquoi on nous assure qu'il est allé bien plus loin que tous les autres. C'est à ces idées, & à quelques autres plus vraies répétées d'après ma Thèse de 1749, c'est à ce ramas de vérités

& d'erreurs, exposées sans suite & sans liaison, qu'on ose donner le nom de *Système entier de Médecine*. On demande hardiment après cela comment il est possible que les propositions ci-dessus n'aient pu trouver place dans la Thèse de 1757 ? Et l'on m'impute en même-temps d'être le plagiaire de M. B., accusations qui, comme vous voyez, Messieurs, se contredisent ; car, sans doute, il ne se peut que tout-à-la-fois j'aie profité, & que je n'aie pas profité des Ecrits de M. B. Et pourquoi donc ferois-je son plagiaire ? Ceci est incroyable, mais je dois pourtant le rapporter : C'est que quelques phrases, insérées dans la Thèse de 1757, la rendent différente, à bien des égards, de la Thèse de 1749, & que ces différences sont prises du Système de M. B. Conçoit-on que quelques phrases rendent une seconde Edition si différente de la première, quand sur-tout, comme il est évident, on n'a pas ôté un mot de celle-ci ? N'ai-je pas le privilège qu'ont tous les Auteurs de faire quelques additions à leurs propres Ouvrages ? Devois-je, pour développer en quelques endroits ma pensée, en demander permission à M. de B. Eh ! qui de nous deux avoit donc le premier débrouillé ce sujet si riche, mais si nouveau, & où, par conséquent, les erreurs étoient si faciles ? Qui de nous deux avoit rassemblé les matériaux, & les avoit employés avec assez d'ordre pour en faire un Système ? Qui de nous deux avoit lié

l'Anatomie avec la pratique, l'ancienne Médecine avec la moderne ? Peut-on comparer quelques lambeaux, épars çà & là, avec les idées suivies qui forment le plan exposé dans la Thèse de 1749 ? Mais je perds du temps à réfuter une accusation si ridicule. Je reviens à vos décisions. Un examen impartial vous a fait juger, Messieurs, que des additions qu'on trouve dans la seconde Edition de ma Thèse, les unes sont des conséquences nécessaires des principes établis dans la première, les autres sont des observations puisées dans la pratique de l'Auteur. Je défie mon adversaire de m'y montrer une seule phrase, une seule idée, que j'aie extraites des Ecrits de M. B.

Mais, réplique M. B., ou l'Anonyme son apologiste, tout ce qu'on vous demandoit étoit seulement une citation ! Je vous avois cité en 1752, je m'attendois à l'être dans votre Thèse de 1757. Qu'y a-t-il d'extraordinaire, dirons-nous, qu'un Bachelier, faisant mention du Tissue cellulaire en 1752, cite la Thèse d'un Docteur publiée trois années auparavant, expressément sur ce sujet là ? Et qu'aurois-je pu emprunter de cette Thèse qui m'étoit connue, & des autres Ecrits du même Auteur, si je les eusse lu pour lors, sinon ces paradoxes étonnans que je viens d'exposer ? Aurois-je pu en parler sans en dire librement mon avis, & par conséquent sans me mettre dans le cas de critiquer ? Loin de se plaindre de ce que je ne

J'ai point cité, on devoit au contraire m'en sçavoir gré. Ce silence étoit dicté par l'esprit de modération & l'amour de la paix. J'avois même cru devoit détourner un Médecin distingué du dessein où il étoit d'écrire contre le Livre des Recherches sur le pouls, & de plus j'avois résisté aux sollicitations qu'on m'avoit faites de le critiquer. L'examen le plus impartial, disoient-je, ne déplait-il pas à un Auteur ? Si sa doctrine n'est pas bonne, ne peut-il pas revenir sur ses idées, & ne doit-on pas lui en laisser le temps ?

Quelque solides que me parussent ces raisons, j'avouerai aisément qu'elles étoient appuyées de ma répugnance naturelle à contredire. J'avois lu non-seulement le Livre de M. Nihell, extrait en grande partie de l'Espagnol, traduit ensuite de l'Anglois en François. J'avois voulu remonter à la source, avantage dont M. B. a peut-être été privé, & dont je n'ai garde de lui faire un reproche. Outre la lecture de *Don Solano* en original, de fortes présomptions me faisoient douter de la vérité des observations de M. B. Ce n'étoit pas seulement parce que nos plus habiles Praticiens témoignent hautement qu'ils ne pouvoient trouver dans la Nature tant d'espèces de pouls qu'il a ajoutées à celles de *Don Solano* & de M. Nihell ; mais j'étois fondé sur un grand nombre d'observations faites en Espagne même, patrie de *Don Solano*, &

où il a fait & publié ses découvertes sur le pouls. Je vais donner à cette occasion le résultat de ces observations, moins pour critiquer M. B. que pour éclairer cet objet de la pratique médicale. Rien de plus important sans doute que de chercher à déterminer, quand il faut que le Médecin agisse, & quand au contraire il est plus à-propos qu'il n'agisse pas. Un système qui lui dicteroit l'usage presque continu des remèdes dans les maladies ; un autre, suivant lequel il laisseroit échapper les occasions les plus marquées, & quelquefois uniques, de placer le secours nécessaire ; l'un & l'autre de ces systèmes est, sans contredit, dangereux. Les Médecins sages, en observant bien le pouls, ne négligent pas le reste : ils forment leur jugement non sur le pouls seul, non sur les urines seules, mais sur la réunion de tous les signes. Ils pensent, en un mot, que pour résoudre des problèmes aussi compliqués que la connoissance & la guérison de nos maux, on ne peut trop, à la manière des Mathématiciens, multiplier le nombre des données. Persuadé depuis longtemps de ces vérités ; porté par goût à la pratique de la Médecine que j'avois déjà exercée pendant plusieurs années, je désirai ardemment qu'un voyage dans les pays étrangers me mit à portée de comparer, tant les diverses maladies que les différentes méthodes curatives. Arrivé en Espagne, j'augmentai bientôt mes Recueils par la correspondance

pondance que je liai avec les Médecins de ces différentes contrées.

Les observations de *Don Solano*, touchant le pouls, ne furent point sur-tout oubliées. D'un très-grand nombre de Médecins que j'ai consultés de vive voix, ou par écrit à ce sujet, la réponse unanime fut, 1°. que les pouls décrits par cet Auteur, se trouvoient assez rarement dans la pratique, le *dicrotus* principalement ; 2°. Que les crises dont il parle arrivoient quelquefois sans être précédées ou accompagnées de pouls particuliers ; 3°. Que réciproquement ceux-ci, moins souvent pourtant, n'étoient pas suivis des espèces de crises que *Don Solano* leur attribue. S'il m'est permis d'ajouter ici mes observations faites, j'ose le dire, sur le pouls, avec une attention scrupuleuse, mes observations, tant en Espagne qu'à Paris, sont absolument conformes à celles de tous ces Médecins (1). Je sçai que de sçavans Praticiens de l'Allemagne & de l'Italie, quelque soins qu'ils y aient mis, n'ont pu saisir encore dans le pouls de leurs malades, les différences dont on

(1) Tout-à-l'heure encore je viens de trouver dans une éruption milliaire accompagnée de fièvre, un pouls intermittent à chaque troisième & même deuxième pulsations, lequel pendant plusieurs jours n'a été suivi, je ne dis pas d'une dysurie, mais même de liberté de ventre. Je me suis déterminé pour les purgatifs, indiqués d'ailleurs par tous les autres signes. Les évacuations produites par ces remèdes ont remis, en peu de jours, le pouls dans son état naturel. Je puis rapporter plusieurs autres cas semblables.

annonce la découverte. Dispensez-moi, Messieurs, d'interpeller ici les Médecins du Royaume. Vous pouvez les consulter vous-mêmes. Je me borne donc au sentiment des Médecins Espagnols, & je dis que le résultat que je viens de donner d'après eux, est d'un très-grand poids. D'abord, c'est qu'ils conviennent de la vérité des faits rapportés par *Don Solano*, attestés d'ailleurs par un grand nombre de témoins irréprochables : ils pensent seulement que cet Auteur est reprehensible pour avoir trop généralisé des observations particulières. Ce Docteur, loin de se cacher de ses confrères pour faire ses prédictions, aimoit au contraire à leur faire toucher au doigt la réalité (1) de ses découvertes. Je dirai dans un autre endroit, que tout concourt en Espagne, climat, coutumes & usages, pratique de la Médecine, à ce que dans ce pays, de pareilles observations se fassent plus aisément & plus exactement qu'ailleurs. Ajoutons que les trois espèces de pouls distingués par *Solano*, l'intermittent, le *dicrotus*, l'*incidus* ; que ces pouls, dis-je, sont si sensibles, qu'ils peuvent être aperçus par les personnes tant soit peu exercées. D'après un pareil témoignage, fourni par tant d'observateurs instruits & de bonne foi, je

(1) *V. Lapis lydos Apollinis, Methodo segura, y la mas util, &c., demonstrada por el Don Francisco Solano de Luque. Madrid, 1731, fol. 62. IV, p. 103, 122.*



dirois presque par une Nation entière, que pouvons-nous penser de tant de pouls dont on nous parle, de ces pouls supérieurs, inférieurs, hépatiques, utérins, gutturaux, &c. pouvons-nous penser, sans faire tort à ses lumières, que cet Auteur y croie encore lui-même ?

Vous voyez donc, Messieurs, que le parti que j'avois pris de ne point parler de lui étoit le plus raisonnable, le plus modéré; car, quand il propose les mêmes idées que moi sur le Tissu cellulaire, prendroit-il donc que je dussé le citer, moi qui l'ai précédé de plusieurs années? Et quand, contraire aux phénomènes, à votre sentiment (1) ainsi qu'au mien, il nous représente, par exemple, ce système comme sensible & actif, dois-je le citer davantage? Si M. B. traite du pouls en copiant M. Nihell, dont il a pris jusqu'aux citations qu'il met dans son Livre, une seule exception; s'il y ajoute de bonnes remarques sur le pouls développé, sur le convulsif, espèces de pouls très-sensibles & observés de tout temps par les Praticiens attentifs, dans tous ces cas on ne peut que louer son travail. Mais si M. B., s'écartant bientôt de ses Maîtres, nous donne, sur d'autres distinctions du pouls, le produit d'une imagination vive, ses Confrères représentent que la Médecine ayant la vie des hommes pour objet, elle

(1) Journal des Sçavans. *Ibid.* p. 307, 313.

doit être pour nous une affaire très-sérieuse; qu'on ne doit y rechercher que la vérité, des principes sûrs, fondés sur l'expérience, & que nous devons nous occuper bien moins de faire du bruit par des opinions hasardées, que de nous rendre véritablement utiles au genre humain. Enfin, comment citer un Ecrivain, quand souvent on ne l'entend pas? Ici, quand il parle intelligiblement, cet Auteur nous fait lire cinq cents pages (1) pour nous apprendre, quoi? que les glandes exécutent leurs fonctions, non par sensibilité, mais par érection. Il doute, en 1751, si les cellules du Tissu cellulaire se communiquent (2) entre elles. Là il laisse entrevoir qu'il n'aime pas l'inoculation (3) de la petite vérole; mais dans un autre endroit (4) il propose aux Magistrats d'inoculer les écrouelles, &c. &c.

A présent que j'ai satisfait à l'obligation que cette querelle m'a imposée, de chercher vainement dans les Ecrits de M. B. la plus légère trace de mes prétendus plagiat, je veux du moins en retirer quelque avantage. C'est de rentrer, dès ce moment, dans tous mes droits. Le Tissu cellulaire est un champ que j'ai défriché en partie.

(1) Recherches sur les Glandes, Paris, 1751, in-12.

(2) *Ibid.* p. 111.

(3) Recherches sur le Pouls, Paris, 1756, p. 269-270.

(4) Dissertation sur les Ecrouelles, Paris, 1757, p. 177-179.

Mon principal titre, sur lequel vous prononcez (1), Messieurs, est l'Edition de 1749. J'y ajoute trois autres Dissertations, publiées depuis le commencement de 1749 (2) jusqu'à la fin de 1750, & où je ne désespère point qu'on ne trouve des vérités, des vues nouvelles qui m'appartiennent. Par confiance en l'équité de mes Confrères, j'avois négligé de les citer dans la seconde Edition de ma Thèse en 1757. Or, ces quatre Dissertations étant, de notoriété publique, antérieures à ceux des Ouvrages de M. B. où il soit fait quelque mention du Tissu cellulaire, il est évident que le reproche de plagiat retombe absolument sur lui. Je pourrois donc revendiquer ce que ses Ecrits contiennent de vrai & d'intelligible sur le Tissu cellulaire, comme des choses dont les unes me sont propres, & les autres communes avec les illustres Auteurs que j'ai cités, & qu'il ne daigne pas nommer: les Ruifch, les Boërrhaave, les Winslow, les Haller, les Albinus. Quant aux idées fausses, obscures, extraordinaires dont on embrouille ce sujet, je les abandonne volontiers.

(1) Journal des Sçavans. *Ibid.* p. 315.

(2) *An nondum probati spiritus animales?* Paris, 1749, p. 7 & 8. *An tutior, sa iliorque, vulgari, datur ancurosmatis chirurgica curatio.* Paris, 1750. *Passim.* *An præter genitalia sexus inter se discrepent?* Paris, 1750, p. 3, 4 & 6.

Sensible, comme je le dois, à la flatteuse invitation que vous me faites, Messieurs, de donner une description plus étendue des maladies du Tissu cellulaire, je n'oserois pourtant prendre d'engagement formel avec vous, qu'autant que des observations, puisées dans une pratique réfléchie, m'auront fourni matière à de nouvelles & solides instructions. Persuadé que des erreurs auxquelles l'humanité est exposée, celles de Médecine sont des plus nuisibles; je ne donnerai des résultats que d'après un grand nombre de faits bien constatés. Il paroîtra, par mon exactitude, que si je ne rencontre pas toujours le vrai, je l'aurai du moins cherché de bonne foi. Uniquement occupé du soin de me rendre utile, je mettrai toutes mes attentions à rendre mes Ecrits clairs, & s'il m'est possible, utiles à l'humanité. Je n'aurai point d'efforts à faire pour n'être point injuste envers mes contemporains & mes Confrères. En attendant j'espère que vous voudrez bien insérer cette Lettre dans votre Journal. Ajoutez à cette grâce, celle de me croire avec respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, &c.

A Paris, le 15 Février 1759.

